



Poésie et sévérité

COMMUNICATION DE GEORGES THINÈS
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 JUIN 2003

Dans un de ses *Portraits littéraires* de 1831, Sainte-Beuve parle des amitiés entre poètes et porte sur celle-ci des jugements qui oscillent, selon le cas, de la plus sincère admiration à la plus grande sévérité.

Schiller et Goethe représentent à ses yeux le modèle de l'amitié désintéressée, celle dans laquelle « tout est vrai, tout est simple, tout élève. » Il en va de même, croit-il, des liens qui unirent Byron, Moore et Shelley. Il rapporte un peu plus loin une rencontre entre poètes qu'il estime exceptionnelle : « Charles Nodier et Victor Hugo en voyage pour la Suisse, et Lamartine qui les avait reçus au passage dans son château de Saint-Point, gravissaient tous les trois ensemble, par un beau soir d'été, une côte de Bourgogne et au milieu de l'exubérante nature et du spectacle immense que recueillait en lui-même le plus jeune, le plus ardent de ces trois grands poètes, Lamartine et Nodier, par un retour facile, se racontaient un coin de leur vie dans un âge ignoré, leurs piquantes disgrâces, leurs molles erreurs, de ces choses oubliées qui revivent une dernière fois et il conclut : “ Voilà sans doute une rencontre harmonieuse et comme il en faut peu pour remplir à souhait et décorer la mémoire ; mais il y a loin de ces hasards-là à une soirée privée à Paris, même quand nos trois poètes y assisteraient¹ ”. » Cet éloge de la simplicité et de la sincérité s'assombrit quelques lignes plus loin d'une condamnation des causeries littéraires et des salons où règnent les mondanités et les multiples formes de l'aliénation.

« André Chénier, ajoute Sainte-Beuve, savait échapper aux ovations stériles et à ces curieux de société qui *se sont toujours fait gloire d'honorer les neuf sœurs*. Il répondait aux importunités d'usage qu'il n'avait rien (à réciter ou à raconter) et que

¹ Sainte-Beuve, *Œuvres (I)*, La Pléiade, p. 1045.

d'ailleurs il ne lisait guère. » Et Sainte-Beuve conclut que « moins les rencontres entre poètes qui s'aimaient ont de but littéraire, plus elles donnent de vrai bonheur et laissent d'agréables pensées² ». Ces lignes ont été écrites en 1831. Elles proclament, malgré elles, et sous le couvert des liens personnels, la vanité d'une certaine critique, celle qui empêche l'éclosion et le partage de ces « agréables pensées » qui font souvent bon marché de la vérité. Elles traduisent une curieuse mélancolie, comme si le critique en venait à se méfier de sa propre objectivité et fût tenté d'éviter toute sévérité. L'œuvre monumentale que constitue son *Port-Royal* est là pour nous détromper ; mais ici encore, à une sévérité passagère se mêle dans plus d'un cas, une curieuse effusion sentimentale. L'objet même de l'ouvrage mène Sainte-Beuve à aborder des thèmes d'ordre théologique et même à développer des questions qui relèvent de la piété et c'est ici que se révèle le caractère ambigu, voire incertain du critique devenu pour un temps historien de la religion. Dans l'aventure janséniste, c'est à Saint-Cyran que va sa sympathie et son admiration ; il est sévère pour Arnaud et surtout pour Pascal. Tout en soulignant le caractère venimeux des *Provinciales*, il souligne fortement le rôle qu'a joué cette œuvre dans la structuration définitive de la langue française classique. Le Livre III de *Port-Royal* gravite autour de Pascal et Sainte-Beuve ne l'épargne guère : « Si grand que soit Pascal par le génie, il y a mille choses vraies et grandes dans lesquelles, soit à cause de son temps, soit surtout à cause de sa nature... il n'entre pas et n'a pas l'idée d'entrer... il ne sent pas la poésie, il la nie ; et la poésie est toute une partie essentielle de l'homme, même de l'homme religieux. Il étudie, il sonde, il scrute la nature, il la contemple dans ses abîmes ; il ne la sent guère que pour s'en effrayer... Pour l'histoire, Pascal la savait en chrétien, il l'avait approfondie dans l'Écriture... il la serrait de près depuis Adam jusqu'au Messie : mais une fois le Messie obtenu ainsi qu'une certaine tradition depuis Jésus-Christ... une fois cela su et cru, Pascal laisse le reste aller au vent... Tout ceci revient à dire que Pascal manquait de certains aperçus de philosophie naturelle ou historique, etc.³. » Ce verdict n'empêche pas Sainte-Beuve de parler lui-même des questions religieuses sur un ton de prêcheur et sans les assortir de vues analytiques

² *Ibidem.* Italiques de l'auteur

³ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, tome III, id. Hachette, p. 103 et suiv..

approfondies. La lecture en est dès lors pénible. J'ai cité *Port-Royal* un peu longuement pour mettre en évidence la sévérité de Sainte-Beuve et souligner le caractère impitoyable de certaines de ses affirmations, particulièrement à propos de la poésie. Il est piquant de lire à ce sujet les remarques non moins impitoyables de Balzac à propos de Sainte-Beuve. « La muse de M. Sainte-Beuve, écrit-il, est de la nature des chauves-souris et non de celle des aigles... Sa phrase molle et lâche, impuissante et couarde, côtoie les sujets, se glisse le long des sujets ; elle en a peur, elle tourne dans l'ombre comme un chacal ; elle entre dans les cimetières historiques, philosophiques et particuliers ; elle en rapporte d'estimables cadavres, qui n'ont rien fait à l'auteur pour être ainsi remués, etc.⁴. » Les insuffisances philosophiques que Sainte-Beuve reproche à Pascal, Balzac les reproche à Sainte-Beuve toutes restrictions faites quant à la différence des époques et surtout quant au sens que des mots comme « philosophie » et « poésie » peuvent revêtir au dix-septième et au dix-neuvième siècles. Les oppositions qui se manifestent dans les conflits de doctrines aboutissent dans plus d'un cas à des oppositions d'ordre psychologique qui atteignent les personnes et celles-ci sont d'autant plus vives que les doctrines sont animées par le fanatisme. La sévérité du critique a pour origine principale le caractère affirmatif des thèses défendues. Si Sainte-Beuve n'hésite pas à juger durement Pascal, c'est avant tout parce que l'auteur des *Provinciales* tient un discours d'apologiste qui rend aveugle à l'objection et veut faire triompher un point de vue dont il affirme au départ qu'il est le seul possible et donc le seul vrai : c'est la conviction entêtée et orgueilleuse de celui qui croit posséder au départ une certitude subjective indiscutable, qui motive la sévérité, voire la cruauté de celui qui l'écoute ou qui le lit. C'est pourquoi aucune croyance, aucune idéologie n'a sa place dans le contexte de la critique philosophique. Les choses sont moins tranchées lorsqu'il s'agit de difficultés qui concernent la logique des systèmes : il est clair que l'ordre de la critique qui s'adresse à Hegel, à Husserl ou à Bergson n'est pas assimilable à celui qui atteint un Pascal et l'on peut s'en convaincre en comparant les analyses que Sainte-Beuve consacre, dans *Port-Royal*, à Descartes, à Pascal et à Montaigne. On lira avec intérêt sous ce rapport le parallèle assez inattendu que Sainte-Beuve établit au Livre II de *Port-Royal*, entre la volonté de renouveau chrétien de Jansénius et la tentative de renouveau que Descartes

⁴ Sainte-Beuve, *Œuvres*, I, éd. de La Pléiade, notice de Maxime Leroy, p. II.

introduit dans la philosophie. Le *Discours de la méthode*, paraît en 1637 et Jansénius meurt en 1638, en sorte qu'il ne fut « très probablement pas informé » de la nouveauté que Descartes inaugurerait dans la réflexion métaphysique et des conséquences que celle-ci allait avoir dans la critique de la scolastique. Il est étonnant de constater, avec le recul, que tout différents et éloignés qu'ils étaient sur ce plan philosophique, Jansénius et Descartes attaquaient l'un et l'autre l'édifice aristotélicien, encore que pour des raisons très peu comparables, le renouvellement théologique n'ayant rien à voir avec le renouvellement métaphysique de la rationalité cartésienne. Mais je reviens à mon propos : sévérité pour Pascal, d'une part ; sympathie non dissimulée pour Descartes, d'autre part. C'est, semble-t-il, qu'aux yeux de Sainte-Beuve, Pascal est un partisan, un sophiste fanatique, Descartes étant au contraire un homme de grande prudence analytique et objective. L'histoire ultérieure de la philosophie montrera toutefois qu'il peut exister un fanatisme de la science objective aussi destructeur que celui de la théologie.

Ceci dit, qu'en est-il de la critique qui s'adresse à la poésie ? Il n'était pas inutile de souligner, à propos de *Port-Royal*, l'ambiguïté et les difficultés qu'elle entraîne pour le critique lorsqu'il aborde un sujet qui est philosophique avant d'être littéraire. Cela étant, qu'en est-il des réflexions que peuvent faire les poètes sur la poésie ? Le poète qui se mue en critique de la poésie est-il mieux à même de juger de celle-ci que le critique exposé à aborder toute la diversité de la réalité littéraire ? C'est par ce biais que j'ai choisi de revenir à Sainte-Beuve en le confrontant à un poète peu suspect de sensiblerie et très rigoureux dans sa pensée comme dans son écriture : Leconte de Lisle. Une raison supplémentaire m'a guidé dans ce choix. Leconte de Lisle consacre en effet dans un essai intitulé *Les Poètes contemporains* des analyses originales à six poètes parmi lesquels nous trouvons les noms de Lamartine, de Hugo, de Vigny et de Baudelaire, les deux restants, Béranger et Barbier, ne présentant pour nous qu'un intérêt secondaire. En outre, l'occasion m'était offerte de comparer aux études de Leconte de Lisle les études correspondantes de Sainte-Beuve sur Lamartine et sur Hugo. Dans un avant-propos écrit dans un style clair et décidé, Leconte de Lisle définit ce qu'il appelle sa théorie de la critique. « Mon dessein n'est pas ambitieux, écrit-il, je ne désire ni plaire ni déplaire. » Quelques lignes plus loin, cependant, il n'hésite pas à déclarer

que le public, marqué par « la chimère inepte de l'égalité absolue, nie volontiers ou insulte ce qu'elle ne saurait posséder ». Le public français ne trouve pas grâce devant lui : la réputation de curiosité et la mobilité intellectuelle qu'on lui prête est, selon lui, une « étrange plaisanterie » et ses grands poètes appartiennent à une « race spirituelle » qu'il n'a jamais reconnue et qu'il a sans cesse maudite et persécutée. D'où son absence de ce qu'il appelle les principes esthétiques et sa tendance à rechercher la somme plus au moins compacte d'enseignement moral contenu dans les œuvres qu'elle condamne ou qu'elle absout... et qui consiste à répandre dans le vulgaire, à l'aide du rythme et de la rime, un certain nombre de platitudes qu'il affuble de nom d'idées⁵. Selon notre poète travesti en critique, l'art est recherche du « Beau absolu » et seul le génie est capable de l'approcher dans ses œuvres, car « il porte à la majesté de l'art un respect trop pur pour s'inquiéter du silence ou des clameurs du vulgaire... ». Attitude, on le voit, foncièrement aristocratique et visiblement nietzschéenne. La morale comme éthique transcendant n'a rien de commun avec les foules de la vache multicolore, pour citer encore Nietzsche, et Leconte de Lisle conclut : « Le clairon de l'archange ne se laisse pas emboucher comme une trompette de carrefour⁶. » C'est dans cet esprit qu'il entend apprécier les poètes qui lui sont contemporains. J'ai retenu dans sa liste reprise plus haut Lamartine, Hugo, Vigny, Baudelaire. Retenons ce principe : la poésie ne peut se réduire à véhiculer en vers des lieux communs de la morale ordinaire. Elle ne peut prétendre à une réconciliation toujours factice de l'art absolu avec l'éthique du contingent. Cela signifierait-il que l'ordre de la poésie rejoint nécessairement celui de la pensée et donc de la réflexion métaphysique ? « Je demanderai avant tout à chacun [de ces poètes] ses titres d'artiste, certain de rencontrer un penseur et une haute stature morale, *non comme l'entend la plèbe intellectuelle*, là où j'admirerai la puissance, la passion, la grâce, la fantaisie, le sentiment de la nature et la compréhension métaphysique et historique, le tout réalisé par une facture parfaite, sans laquelle il n'y a rien⁷. » Nous pouvons donc nous attendre à quelques verdicts sévères. Leconte de Lisle expédie Béranger (auquel je ne m'attarderai pas), dans lequel il voit l'exemple même de l'aliénation

⁵ Leconte de Lisle, *Les Poètes contemporains*, Éd. Lemerre. Textes posthumes publiés par J. M. de Heredia et contenant l'étude intitulée *Les Poètes contemporains*, p. 237 et suiv.

⁶ *Idem*.

⁷ *Ibidem*, p. 241.

morale et sociale de la poésie. Quittant Béranger pour Lamartine, il existe, écrit-il, entre ces deux esprits, « l'inexprimable distance qui sépare un sens commun très vulgaire... d'une imagination noble, élevée, flottante, marquée de quelques traits saisissants de génie et touchant à la superficie des choses avec éclat ». Viennent alors les réserves et celles-ci, il l'affirme, n'exerceront point d'influence sur les nombreux admirateurs de ces inspirations incomplètes mais presque toujours hautes et pures... « M. de Lamartine, continue-t-il, est arrivé à la gloire... au moment propice, à l'heure précise où [les âmes attentives] se sont attendries sur elles-mêmes, où la phtisie intellectuelle, les vagues langueurs et le goût dépravé d'une sorte de mysticisme mondain attendaient leur poète. » Or, ajoute-t-il, il n'est pas bon de plaire à une foule quelconque. Or, paradoxalement, Lamartine voudra donner à son lyrisme un rôle qui lui est étranger, en l'occurrence en faire le chant «ouvert aux plaintes de la foule », ambition qui n'a pas réussi à donner une suite cohérente aux enthousiasmes que suscitèrent les *Méditations* dans les jeunes esprits de la génération de 1820 et qui se prolongèrent dans les *Harmonies poétiques et religieuses* de 1830. Leconte de Lisle ne voit en Lamartine aucune trace de la force qu'il admire en Byron, son vers dans les *Méditations* n'a « ni ressort, ni flamme. La lymphe en gonfle les contours onctueux... et la pensée qu'il exprime participe nécessairement de sa vague confusion ». C'est pourquoi, conclut-il, Lamartine, malgré ses brillantes qualités d'écrivain, n'est pas un artiste. Il l'oppose sans ménagements à Hugo. La formule est péremptoire : « Victor Hugo a conquis la gloire qui s'est offerte à l'auteur des *Méditations* ». Et de reprocher à Lamartine d'avoir méconnu La Fontaine et Chénier et d'avoir abondamment pleuré dans une poésie qui n'est qu'une mélodie insincère. Seule *La Chute d'un ange* (1838) trouve grâce aux yeux de Leconte de Lisle. « Les lacunes, les négligences de style, les incorrections de langue y abondent, mais les parties admirables qu'on y rencontre sont de premier ordre... » Au total, ce que Leconte de Lisle reproche foncièrement à Lamartine, c'est d'avoir orchestré des idées banales sur un ton empreint de sensibilité fait pour plaire à un public pour lequel le Beau absolu n'existe pas, particulièrement au public français dont aucun plus que lui, dit-il, n'est esclave des idées reçues. Ce culte du Beau pur, il y aurait pourtant pas mal à dire à son sujet et il est certain que l'idée que s'en fait Leconte de Lisle n'a pas la même sûreté intellectuelle que celle que s'en fait Valéry, encore que ce dernier ait,

comme Leconte de Lisle, le culte de la forme pure dans toutes les formes de l'art. Victor Hugo, un peu relu à l'occasion du tricentenaire (et souvent avec maladresse : dans l'hommage fort documenté qu'il lui consacre, Alain Decaux attribue à la *Légende du siècle* des vers qui figurent dans les *Châtiments* !), Victor Hugo donc, est loué sans réserve par l'exécuteur de Lamartine. Celui-ci voit dans Hugo « une volonté puissante conforme à une destinée, ce qui est la marque du génie ». Le secret de Hugo, si l'on peut parler de secret à propos d'un géant visible, c'est la force, une force qui s'impose souvent avec simplicité en dépit de moments sonores et claironnants. Mais je crois que l'on a suffisamment parlé de Hugo depuis un an pour que je me dispense d'y revenir. Leconte de Lisle, qui lui succédera à l'Académie française, loue en lui une évidence expressive qu'il ne trouve pas chez Lamartine et qu'il retrouve chez Vigny. Hugo représente aux yeux de Leconte de Lisle l'union idéale de la force et du Beau (qu'il écrit toujours avec une majuscule). Cet amalgame est pour lui, à juste titre, le signe de la grandeur et la critique mesquine ne saurait l'atteindre : « Les piquêtes envenimées, les insultes, les négations, ses propres efforts au besoin, ne le transformeront pas. On ne fera pas de cet aigle un volatile de basse-cour ; on n'attellera pas ce lion à l'omnibus littéraire. Le prétendu orgueil du grand poète n'est autre chose, au fond, que l'aveu pur et simple qu'il est Victor Hugo. Ce qui est incontestable⁸... » Dans les *Premiers lundis*, Sainte-Beuve ne tarit pas d'éloges pour Hugo tout en reconnaissant l'intrusion de plus d'une incorrection et mainte licence de style. La pensée qui respire au fond de toutes ses compositions est éminemment poétique (Pléiade, p. 199 – *Œuvres* de Sainte-Beuve)... et ses outrances n'empêchent pas le poète d'être « pénétré par instants des plus franches délicatesses de l'idéal ». Mais sensible et ardent comme il est, la vue d'une belle conception le met hors de lui ; il s'élançait pour la saisir... et se fatigue longuement autour de la même pensée... Plus loin, il ajoute cette note importante, qui se manifestera dans plus d'une prose, particulièrement dans *L'Homme qui rit* et dans *Les Travailleurs de la mer* : Hugo excelle dans le genre fantastique. Quant à Lamartine, il le traite avec ménagement mais sans y mêler l'admiration qu'il voue à Hugo. « Il ne fallait pas moins à Lamartine que [la] naïveté sublime de ses premières *Méditations* pour faire pardonner à l'auteur la teinte mystique de ses croyances et encore, le moment de la

⁸ *Idem*, p. 259.

surprise passé, s'est bien tenu en garde contre un second accès de ravissement » (p. 192). Sainte-Beuve est moins féroce que Leconte de Lisle. Cependant, cette faiblesse sentimentale de Lamartine l'empêche d'admirer en lui la force et la puissance d'évocation et de réflexion qu'il trouve chez Hugo. La sévérité du critique est plus tempérée que chez le poète qui a choisi d'étudier et d'analyser les œuvres de ses contemporains. Mais revenons à Leconte de Lisle et voyons ce qu'il dit de Baudelaire. L'article de la *Revue européenne* sur Baudelaire est signé par Leconte de Lisle en 1861, six ans avant la mort du poète et sa confusion finale. Ici encore, Leconte de Lisle salue en ce prince des poètes maudits, un créateur de choses nouvelles, animé de ce « frisson nouveau » dont Hugo parlera à son propos. Leconte de Lisle ne manque pas d'égratigner le conformisme du public français de l'époque, l'affreuse confusion où des esprits s'agitent et d'y opposer « le poète sinistre le moins offensif et le plus poli des hommes d'ailleurs — qui venait à nous tel qu'un guerrier chinois avec des tigres et des dragons peints sur le ventre. La horde cruelle et inexorable des élégiaques échappés à la barque d'Elvire et les austères conservateurs de la pudeur publique ont poussé le même cri de détresse et d'horreur » (p. 282).

Leconte de Lisle reconnaît en Baudelaire un artiste authentique, pénétré de la connaissance et de l'amour de l'art véritable et détenteur de ce Beau absolu qu'il n'a cessé de prôner : « L'œil du poète plonge en des cercles infernaux et ce qu'il y voit et ce qu'il y entend ne rappelle en aucune façon les romances à la mode. Il en sort des malédictions et des plaintes, des chants extatiques, des blasphèmes, des cris d'angoisse et de douleur » (*ibid.*). Nous sommes loin de toute forme de poésie « aimable » tant chez Baudelaire que chez Hugo, quelques pièces tardives exceptées. Le poète et le critique se rejoignent pour condamner la romance gentille et la chansonnette où l'on se demande ce qui peut encore solliciter un esprit à l'affût d'une expression forte traduisant une idée forte. Le recul séculaire dont nous bénéficions ne nous induit à rien retrancher des jugements sévères du poète et du critique. Sans doute bénéficions-nous de la mutation profonde que la poésie a subie depuis Baudelaire, depuis Rimbaud et depuis que la métrique n'exerce plus la dictature de la régularité. Nous avons même le loisir de revenir au mètre classique en lui insufflant une force nouvelle. Mais c'est surtout le rôle central que joue la poésie à nos yeux qui a bénéficié de ce renouveau. Au-delà de la

tradition française routinière, telle que la qualifie Leconte de Lisle, l'apport allemand nous a ouvert la voie poétique qui s'apparente à la recherche métaphysique. De même, des oubliés du mouvement romantique comme Nerval nous ont apporté un style poétique et fantastique que seul Hugo avait tenté parmi les premiers. Ces transformations, Leconte de Lisle ne les devine pas (il écrit vers 1860 les textes cruels et péremptaires qu'il adresse à Lamartine et à quelques autres), mais il les annonce et c'est sans doute à de telles sévérités que la poésie doit ses mutations. J'ai rappelé les sévérités de Sainte-Beuve à propos de Pascal, mais j'ai également souligné sa grande objectivité. Peut-être la vertu première du critique, qu'il soit poète ou non, est-elle de n'être pas dupe, de ne se laisser emporter que par le mouvement, souvent difficilement décelable, de ce que j'appellerai la *vérité du lyrisme*.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Georges Thinès, *Poésie et sévérité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/thines140603.pdf>>